

Les références implicites dans le supplément éditorial de l'article AME de Diderot

Tatsuo HEMMI

Diderot, premier lecteur, voudrait que nous lisions avec lui. Ce n'est pas assez que de prendre connaissance des textes abondamment cités, ce n'est pas assez que l'entendre paraphraser [les anciens auteurs] : il voudrait que nous rouvrons les volumes de ces auteurs. Il prétend n'écrire que dans leur ombre, en écho. La seule bonne lecture, à l'en croire, serait une double lecture¹⁾.

En suivant l'injonction de Jean Starobinski fin lecteur de Diderot, dans son « Diderot et la parole des autres », nous voudrions considérer l'importance de cette « double lecture », ou double entente, l'interférence des voix dans la pensée de l'encyclopédiste. Diderot exige de nous que nous écoutions la pluralité des voix qui résonnent dans sa pensée. Car la sienne ne s'écrit qu'« en marge » de la voix des autres, comme le remarque Starobinski.

L'*Encyclopédie* fait-elle exception à ces pratiques de l'écriture diderotienne ? Pour une meilleure compréhension des conditions d'écriture de cet écrivain encyclopédiste, penchons-nous sur l'enjeu de la réorganisation des savoirs, au-delà même des contraintes d'ordre alphabétique typique de l'ouvrage qui sont à l'œuvre dans les articles mêmes de Diderot. Découvrons comment Diderot fait résonner les voix des autres, et comment par leur mise en écho il forme une nouvelle pratique discursive et modèle un nouvel ordre de connaissance.

Nous voudrions ainsi fonder une nouvelle lecture critique de sa pensée et

¹⁾ Jean Starobinski, « Diderot et la parole des autres », dans Denis Diderot, *Œuvres complètes*, Paris, Le Club Français du Livre, t. XIII, 1972, p. ix.

comprendre la dynamique de l'écriture polyphonique de l'*Encyclopédie* sous la plume diderotienne. En effet, l'*Encyclopédie* entretient à sa manière des rapports complexes avec des discours contemporains, avec de précédents dictionnaires ou d'autres sommes de savoirs, qu'ils soient historiques, scientifiques ou théologiques, des académies de son temps ; comme la *Cyclopædia* de Chambers ou les dictionnaires universels de Trévoux. Mais, et nous allons le voir, les liens sont particulièrement délicats avec les *Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des sciences de Paris* ou avec le *Dictionnaire universel de médecine* de Robert James.

Comme preuve de l'intrication et de l'utilisation intensive de ces textes-sources, nous voudrions prendre l'exemple d'un article rédigé par Diderot : le célèbre *Supplément sur l'AME*.

Le supplément éditorial de l'article AME

Cet article, publié en 1751 dans le premier tome de l'*Encyclopédie*, est un supplément éditorial pour l'article AME de l'abbé Yvon. Ce dernier, docteur en théologie et catholique éclairé, présente aux lecteurs une histoire des doctrines métaphysiques de l'âme depuis la philosophie antique jusqu'aux modernes, tels Descartes, Malebranche, Spinoza, Hobbes, Locke, ou Bayle. Diderot intervient à sa suite, pour dire qu'« Aux quatre questions précédentes sur l'origine, la nature, la destinée de l'âme, & sur les êtres en qui elle réside ; les Physiciens & les Anatomistes en ont ajouté une cinquième, qui semblait plus être de leur ressort que de la Métaphysique²⁾ ».

Ce texte de Diderot est souvent utilisé pour indiquer une première émergence de la pensée matérialiste de l'encyclopédiste³⁾. Arthur W. Wilson ainsi que Jacques

²⁾ Article AME, *Enc.*, I, 340a. Voir également Denis Diderot, *Œuvres complètes*, Herbert Dieckmann, Jacques Proust, Jean Varloot [DPV], Paris, Hermann, t. V, 1976, p. 344.

³⁾ Pour une interprétation classique, voir Arthur W. Wilson, *Diderot. Sa vie et son œuvre, traduit de l'anglais par Gilles Chahine, Annette Lorenceau, Anne Villeaur*, « Bouquins », Paris, Laffont/Ramsay, 1985, pp. 126-127 et Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle : La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, « L'Évolution de l'humanité », Paris, Albin Michel, 1993 [1963], p.601. Nous citons également Michèle Crampe-Casnabet, « Les articles Âme dans l'*Encyclopédie* », RDE, 25, 1998, pp. 91-99. Par ailleurs,

Roger parmi beaucoup d'autres ont présenté respectivement des analyses pertinentes montrant que Diderot a mobilisé ses savoirs scientifiques pour dire non au discours métaphysique dominant de son époque. Tout cela est vrai mais nous insisterons pour notre part sur l'existence d'une dimension méconnue, et qui reste inaccessible si l'on ne prend pas en considération les conditions de rédaction de cet article. Ce supplément est en fait composé d'emprunts à cinq textes différents que nous avons identifiés et isolés, comme le montre le document que nous avons établi (voir Annexe⁴). Et ce travail ne fut pas aisé tant Diderot n'explique pas ses sources : il efface, recompose et use très librement des extraits puisés à ses lectures de prédilection et ses notes bibliographiques sont très souvent erronées. Il fond les textes des autres aux siens, de telle sorte qu'à ne considérer que le résultat rédigé, l'on se trouve devant un produit d'où l'altérité a été effacée. Or une interprétation qui sous-estimerait ou ignorerait cette dimension perdrait considérablement de sa valeur : elle ne pourrait qu'échouer à comprendre le sujet de l'énonciation, car ce n'est pas toujours Diderot seul qui parle.

Genèse du texte du *Supplément sur l'AME*

Comment Diderot a-t-il eu accès aux matériaux scientifiques ? Nous trouvons à la page 343a du premier tome du *Dictionnaire raisonné* trois références bibliographiques (voir [*-14]). Elles se réfèrent toutes aux *Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, en donnant pour chacune dates et paginations. Cependant ces notes sont en réalité trompeuses, car les deux premières indications sont erronées. Des fautes typographiques, qui sont d'ailleurs assez fréquentes dans l'*Encyclopédie*, en sont manifestement la cause. Nous ne postulons pas que Diderot ait volontairement souhaité induire son lecteur dans l'erreur. Le camouflage et la ruse nous semblent moins probables que l'erreur. Ayant établi le

l'étude récente de Fernando Vidal nous permet de bien saisir la problématique concernant l'union de l'âme et du corps exprimée dans l'*Encyclopédie* de Paris, en le comparant avec l'interprétation plus orthodoxe développée dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Voir *Les Sciences de l'âme, XVI^e - XVIII^e siècle*, Honoré Champion, 2006, pp. 346 et suiv.

⁴) Dorénavant toutes les lettres mises en crochets se rapporteront aux parties correspondantes dans Annexe.

corpus des sources utilisées par Diderot, nous notons à ce sujet les trois points suivants :

1) Diderot utilise assurément comme référence principale les *Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, comme il l'indique dans l'article. Toutefois, il le fait en réalité d'une manière beaucoup plus fréquente que ce qui est indiqué dans les références bibliographiques explicites de Diderot.

2) Pour le choix des textes cités, la méthode générale de Diderot est l'utilisation systématique, non pas directe des *Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des sciences de Paris*⁵⁾, mais des textes réunis sous les entrées AME qu'on peut trouver dans la *Table alphabétique des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie royale des sciences* de Louis Godin des Odonais et la *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* de Pierre Demours⁶⁾. En fait, les deux textes de Fontenelle auxquels fait référence Diderot se trouvent tous les deux dans l'entrée AME au deuxième tome de la *Table* de Godin, publié en 1729. Diderot fait donc pour ainsi dire une compilation de compilation. C'est une pratique habituelle de l'écriture diderotienne. Toutefois, vu la documentation consacrée à l'article, nous pouvons

⁵⁾ *Histoire de l'Académie royale des sciences avec les mémoires de mathématique et de physique tirés des registres de cette Académie*, 92 vols., Paris, Imprimerie royale, 1699-1797. *Mémoires de l'Académie royale des sciences depuis 1666 jusqu'à 1699*, 11 t. en 13 vols., Paris, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard fils (pour les t. I et II), la Compagnie des Librairies (à partir du t. III), 1729 -1734.

⁶⁾ Louis Godin des Odonais, *Table alphabétique des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie royale des sciences, publiée par son Ordre, et dressée par M. Godin, de la même Académie*, 4 vols, Paris, La Compagnie des Librairies, 1729-1734. t. I : (1666-1698)1734, t. II (1699-1710): 1729 : avertissement. t. III : (1711-1720)1731, t. IV : (1721-1730)1734. Pierre Demours, *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences...* par M. Demours, Docteur en Médecine, de la même Académie, 5 vols, Paris, t. V : (1731-1740)1747, t.VI : (1741-1750) 1758, t. vii-viii : Panckoucke, t. ix : De l'Imprimerie de Moutard, Imprimeur-Librairie de la Reine, de Madam, de Madame Comtesse d'Artois, & de l'Académie Royale des Sciences, rue des Matuhurins, Hôtele de Cluni, 1747-1786. Voir Tatsuo Hemmi, « Les emprunts de Diderot à l'*Histoire et les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris* dans le 1^{er} tome de l'*Encyclopédie* », texte rédigé en japonais, *Jinbun Kagaku Kenkyu*, Faculté des Humanités à l'Université de Niigata, 1996, pp. 49-70.

constater que le *Supplément sur l'AME* marque une attention exceptionnelle de la part de Diderot. Celui-ci va puiser directement dans le corpus de l'Académie Royale des Sciences de Paris et ce jusqu'à compulsurer les plus récentes recherches de l'époque ; citons celle de Mairan datée de 1744 pour la référence [B] ou de la Peyronie, datée également de 1744 pour la référence [C]. Dans la majorité des cas, Diderot ne fait que se contenter de consulter les deux *Tables* de Godin et de Demours et de transcrire parfois machinalement les résumés qui s'y trouvent, quand il a besoin de se référer aux travaux des académiciens des sciences de Paris. C'est le cas d'articles comme ABCES, ACCOUCHEMENT, ACIER, ALIMENT. Les ouvrages consultés sont ainsi loin d'être intégraux, d'autant plus que la consultation est tributaire de cette méthode indirecte. En effet, les quatre volumes de la *Table* de Godin ne couvraient que la période des travaux des académiciens entre 1666 et 1730, et le cinquième tome de la *Table*, publié en 1747 par son successeur Demours, ne s'étalait que sur les périodes allant de 1731 à 1740. La parution du sixième tome répertoriant des textes de 1741-1750 ne verra jour qu'en 1758. C'est pourquoi dans le premier tome de l'*Encyclopédie*, à notre connaissance, Diderot n'emploie que des travaux des académiciens d'avant 1740. Les seules exceptions viennent de l'article ALUN, où Diderot donne une explication du phénomène chimique en citant les travaux de son collègue académicien Malouin.

3) Diderot a aussi cité une autre source importante pour compléter la dernière partie de son article. Il s'agit d'un texte composé de deux aliénas qui se servent d'une présentation [E] ainsi que des travaux de Vieussens de 1709 sur « une religieuse tombée en délire mélancolique » [le 1^{er} texte de E2], et de ceux de Dodard de 1707 sur « un musicien guéri par l'effet physique de la musique » [le 2^e texte de E2 et E3]. Le dernier texte sur le musicien guéri apparaît sous la plume de Fontenelle et son titre se trouve effectivement dans le deuxième tome de la *Table* de Godin, destiné aux ouvrages parus entre 1666-1710. Toutefois, c'est en lisant l'article « ANIMUS » du *Dictionnaire universel de médecine* de Robert James⁷⁾ que Diderot a trouvé la matière de ces passages.

Toutes ces caractéristiques font de ce texte une mosaïque raisonnée de

⁷⁾ Robert James, *Dictionnaire universel de médecine, traduit de l'Anglais par Mrs Diderot, Eidous et Toussaint*, Paris, Briasson, David, Durand, 1745-1748, 6 vols.

citations où le dictionnaire de James s'avère avoir une importance notable.

Composition du texte

Diderot utilise, non pas trois, mais cinq références. Cependant s'agit-il d'un simple collage, la pensée de Diderot se bornant à agencer et à organiser des savoirs et discours lui ayant préexisté ? Regardons le texte. Pour mettre en lumière le caractère composite du texte, nous avons grisé le texte de l'*Encyclopédie* en annexe de différentes teintes afin de signaler chacune des citations, elles sont référées par des indications en marge : [A], par exemple, est un des noyaux durs du texte : il s'agit d'une citation intégrale du texte de Fontenelle, « Sur le délire mélancolique », *Histoire de l'Académie royale des sciences. Année 1709*.

La collation de ces emprunts avec le texte de Diderot nous amène à distinguer trois modes de traitement des sources :

1) transcription presque littérale dans laquelle Diderot reproduit mot à mot le texte référé ;

2) transcription fidèle mais présentant certaines modifications d'expressions ;

3) résumé de textes assez longs, d'une à deux pages pour la plupart.

Alors que pour d'autres adresses de l'*Encyclopédie* où il a emprunté à l'Académie des sciences de Paris, Diderot a préféré ici les deux derniers types, maniant plus volontiers la reformulation ou le résumé. Pour notre *Supplément sur l'AME*, Diderot a beaucoup travaillé en scripteur fidèle, et modifie rarement les phrases qu'il cite, même s'il s'agit d'une description anatomique ou d'une histoire de cas médicale, telles celles qu'on trouve dans les parties [D] et [E]. Il a respecté la lettre de ses sources. Que cela signifie-t-il ? Est-ce à dire que Diderot, plus respectueux des voix de la tradition, se place dans leur sillage et s'en montre donc moins critique ?

Diderot et la tradition

Nous venons d'identifier des parties où Diderot œuvrait en tant que scripteur, collationneur de savoirs. Nous avons identifié ses interventions personnelles, en les numérotant d'un astérisque en marge. Diderot intervient 17 fois au total, et nous

pouvons classer ses intrusions en trois catégories.

1) trois textes relativement longs, contenant plus d'un paragraphe [*], [*-8], [*-13].

2) des textes courts insérés en milieu de citations et relevant du commentaire.

3) des signes éditoriaux tels que des renvois ou des références.

En ce qui concerne les deux premières catégories d'intervention, nous ne remarquons aucun signe extérieur permettant de distinguer le texte de Diderot des citations. Par exemple au début du texte [*], Diderot éditeur explique ses interventions ultérieures. Aux quatre questions proposées par l'abbé Yvon sur l'âme, Diderot en ajoute une cinquième posée par les physiciens et les anatomistes. Où est le siège de l'âme ? À cette question deux catégories de réponse sont possibles, dit Diderot, en rejetant immédiatement le premier argument suivant lequel, répandue dans toutes les parties du corps, l'âme n'a pas de siège particulier :

Les autres Philosophes pensent qu'elle n'est point étendue, & que pourtant il y a dans le corps, un lieu particulier où elle réside & d'où elle exerce son empire. [Et là commence la citation de Fontenelle.] Si ce n'était un certain sentiment commun à tous les hommes, qui leur persuade que leur tête ou leur cerveau est le siège de leurs pensées, il y aurait autant sujet de croire que c'est le poumon ou le foie, ou tel autre viscère qu'on voudrait [...] (340b).

La transition de la voix de Diderot à celle de Fontenelle est immédiate et sans coupure typographique. Tout se passe comme si c'était Diderot qui prenait la parole, mais en réalité Diderot s'efface tout de suite de la scène de l'énonciation pour céder la place à Fontenelle. Ce dernier s'appuyait sur une observation anatomique du centre ovale de Vieussens en 1709. Il s'agit d'une explication mécaniste du délire mélancolique, fondée sur une conception d'un corps comme machine faite d'un système de conduits et de tuyaux. Elle y est ainsi décrite, « la santé, pour ainsi dire, matérielle de l'esprit, dépend de la régularité, de l'égalité, de la liberté du cours des esprits dans ces petits canaux ». Fontenelle voulait clore son *Histoire* sur ce rapport en généralisant la portée théorique de l'observation de son collègue anatomiste.

M. Vieussens a fait voir combien sa supposition s'accorde avec tout ce

qui s'observe dans cette maladie ; puisqu'elle vient d'une obstruction, elle est produite par un sang trop épais & trop lent, aussi n'a-t-on point de fièvre. Ceux qui habitent un pays chaud, & dont le sang est dépouillé de ses parties les plus subtiles par une trop grande transpiration ; ceux qui usent d'aliments trop grossiers ; ceux qui ont été frappés de quelque grande & longue crainte, &c. doivent être plus sujets au délire mélancolique. On pourrait pousser le détail des suppositions si loin qu'on voudrait, & trouver à chaque supposition différente, un effet différent ; d'où il résulterait qu'il n'y a guère de tête si saine où il n'y ait quelque petit tuyau du *centre ovale* bien bouché (341b).

Après ces mots de clôture, Diderot réapparaît et prend le relais de la voix du secrétaire de l'Académie :

Mais quand la supposition de la cause de M. Vieussens s'accorderait avec tous les cas qui se présentent, elle n'en serait peut-être pas davantage la cause réelle. Les Anciens attribuaient la pesanteur de l'air à l'horreur du vide ; & l'on attribue aujourd'hui tous les phénomènes célestes à l'attraction. Si les Anciens sur des expériences réitérées avaient découvert dans cette horreur quelque loi constante, comme on en a découvert une dans l'attraction, auraient-ils pu supposer que l'horreur du vide était vraiment la cause des phénomènes, quand même les phénomènes ne se seraient jamais écartés de cette loi ? Les Newtoniens peuvent-ils supposer que l'attraction soit une cause réelle, quand même il ne surviendrait jamais aucun phénomène qui ne suivît la loi inverse du carré des distances ? Point du tout. [...] (*ibid.*)

Nous voyons comment l'intervention de Diderot, ici d'un ton assez énigmatique, se présente comme un dialogue intérieur avec l'autorité citée. L'argument de ce dernier est tout d'un coup déplacé, décontextualisé et déclassé afin de laisser place à une tout autre problématique ouvrant en fait à une série de nouvelles questions et de réponses. Nous reviendrons à l'interprétation de ce texte qui permet, à nos yeux, de mieux comprendre l'écriture dialogique de

l'encyclopédiste⁸⁾.

⁸⁾ Qu'est-ce qui amène Diderot à poser une telle question au milieu de son argumentation sur le siège de l'âme ? Et pourquoi cette question est-elle formulée avec la problématique de l'horreur du vide et celle de l'attraction ? Ces dernières ne se trouvent d'ailleurs ni l'une ni l'autre dans l'article d'Yvon sur l'âme. Les articles ATTRACTION et HORREUR DU VIDE sont de D'Alembert. Mais les deux notions n'y sont pas mises en rapport. Le texte de Fontenelle ne donne pas non plus cette comparaison. Par ailleurs, dans le corpus diderotien nous pouvons rapprocher le texte avec un passage des *Œuvres mathématiques*, écrit en 1748 : « Plus la cause d'un phénomène est cachée, moins on fait d'efforts pour la découvrir. Mais cette paresse, ou ce découragement des esprits, n'est ni le seul, ni peut-être le plus grand obstacle à la perfection des arts et des sciences. Il y a une sorte de vanité qui aime mieux s'attacher à des mots, à des qualités occultes, ou à quelque hypothèse frivole, que d'avouer de l'ignorance ; et cette vanité leur est plus funeste encore. Bien ou mal, on veut tout expliquer ; et c'est grâce à cette manie que l'horreur du vide a fait monter l'eau dans les pompes, que les tourbillons ont été la cause des mouvements célestes, que l'attraction sera longtemps encore celle de la pesanteur des corps, et, pour en revenir à mon sujet, qu'on avait attribué jusqu'à présent au frémissement de la surface intérieure du tuyau le son et les autres propriétés des flûtes » (DPV, t. II, 265). Notre enquête suggère la possibilité de l'allusion à un ouvrage contemporain de Giacinto Sigismondo Gerdil (1718-1802), *L'immatérialité de l'âme démontrée contre M. Locke, par les mêmes Principes, par lesquels ce Philosophe démontre l'Existence & l'Immatérialité de Dieu, avec des nouvelles preuves de l'immatérialité de Dieu et de l'âme, Tirées de l'Écriture, des Pères & de la raison, par le P. Gerdil Barnabite, Professeur de Philosophie au Collège Royal de Casal, ouvrage dédié à S. A. R. Monseigneur Le Duc de Savoie*, Turin, 1747. Apologiste malebranchiste, mais aussi mathématicien et physicien, Gerdil représente les « malebranchistes des années 1750 [qui] s'ouvrent aussi aux disciplines scientifiques et puisent en elles des arguments pour étayer leur démonstration métaphysique ». Cf. Didier Masseur, *Les Ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p.234. À la 3^e section de la 6^e partie, l'auteur, en défendant contre Locke la thèse dualiste cartésienne, revient à justifier l'idée de la matière étendue. Des ressemblances au niveau de schème logique entre Diderot et Gerdil sont frappantes, dans la mesure où ils recourent tous les deux à l'identité épistémologique entre les deux principes scientifiques en présentant ceux-ci comme essentiellement transitoires dans le temps, en comparaison avec la « cause » réelle cachée. Gerdil écrit : « La dureté du corps, et leur élasticité, la pesanteur, l'aimant, l'électricité, nous présentent aujourd'hui des effets dont nous ignorons la vraie cause, tout de même qu'on ignorait avant Torricelli et Pascal, la vraie cause de la suspension des liqueurs dans les tuyaux vides d'air ». (*L'immatérialité de l'âme, op.cit.*, p.167) Toutefois nous pouvons concevoir de là une divergence totale entre les deux penseurs. Gerdil continue en effet : « On imagine une attraction universelle qu'on suppose être plus éloignée de son idée, que l'horreur du vide ne l'est de la nature. [...] Mais après tout, malgré ces calculs, on est obligé de varier l'attraction, tout comme on variait l'horreur du vide. Cela prouve bien que cette attraction n'est

Nous poursuivons notre texte. Voyons maintenant le début du texte [B].

Mais [et maintenant commence le texte cité] de quelque manière que l'on conçoive ce qui pense en nous, il est constant que les fonctions en sont dépendantes de l'organisation, & de l'état actuel de notre corps pendant que nous vivons. Cette dépendance mutuelle du corps & de ce qui pense dans l'homme, est ce qu'on appelle l'*union du corps avec l'âme* ; union que la saine Philosophie & la révélation nous apprennent être uniquement l'effet de la volonté libre du Créateur. Du moins n'avons-nous nulle idée immédiate de dépendance, d'union, ni de rapport entre ces deux choses, *corps & pensée (ibid.)*.

Après avoir posé un conjonctif « Mais », Diderot appose directement un texte de Dortous de Mairan de 1741, successeur de Fontenelle à l'Académie. Ici, on voit que la transition d'une voix à l'autre se fait subtilement et même à l'intérieur d'une phrase. Cependant cartésien et adversaire zélé à Newton, Marian exprime à sa manière mécaniste et traditionnelle, ses vues sur l'âme : l'union est tellement inconcevable entre âme et corps, que « la saine Philosophie & la révélation nous apprennent [qu'elle est] uniquement l'effet de la volonté libre du Créateur ». Cette affirmation métaphysique, procède de la constatation physiologique initiale du traité, selon laquelle « de quelque manière que l'on conçoive ce qui pense en nous, il est constant que les fonctions en sont dépendantes de l'organisation, & de l'état actuel

pas plus réelle que l'horreur du vide. On ne la défend que par ce qu'on ignore par quel principe la nature produit tous ces effets aussi simplement, qu'elle élève à différentes hauteurs les différentes liqueurs par la pression de l'air. En un mot, à mesure que l'on fait quelque nouvelle découverte on voit disparaître quelqu'une de ces qualités, dont on charge inutilement la matière, et on se rapproche toujours plus de la grosseur, de la figure, et du mouvement, qui sont les seules qualités contenues en son idée » (*Ibid*). Le progrès des sciences exclut paradoxalement pour cet apologiste chrétien la notion du temps, car les nouvelles découvertes scientifiques ne signifient qu'une confirmation renouvelée de la vérité immuable et inébranlable à l'égard du monde qui ne dépende que de la volonté de Dieu. L'univers de savoir est absolument clos pour le cardinal. Cependant pour Diderot, la faiblesse de la connaissance humaine, ainsi que l'impossibilité des recherches scientifiques d'aboutir à une cause réelle des phénomènes, nous mènent au tâtonnement interminable des nouvelles « liaisons » entre cause et effet.

de notre corps pendant que nous vivons ». Nous voyons que c'est ce dernier point de vue que Mairan développe amplement dans son article. Diderot adhère à cette position concernant le siège de l'âme, parfois en modifiant assez librement le texte, parfois en le résumant dans ses interventions personnelles. Il ne craint même pas la redondance. Et Diderot semble s'inspirer de la structure argumentative de ce traité. En effet, c'est à cet endroit que les deux catégories de réponses qu'il avait initialement proposées en réponse à la question du siège de l'âme se révèlent avoir été empruntées à Mairan. « L'âme exerce-t-elle également ses fonctions dans toutes les parties du corps auquel elle est unie ? ou y en a-t-il quelqu'une à laquelle ce privilège soit particulièrement attaché ? S'il y en a une, quelle est cette partie ? » (*ibid.*). Et son intervention personnelle [9] n'est qu'un résumé de l'explication historique des doctrines sur l'âme. C'est Mairan qui compare les hypothèses sur la partie du corps à laquelle s'unit l'âme.

Alors que les emprunts [A] et [B] ne sont que des considérations générales et historiques, le groupe des textes empruntés allant de [C] à [E] sont de nature particulière, elles relèvent de *curationes* ou *observationes* médicales traditionnelles⁹⁾. Les médecins ne sont plus que des savants jugeant de maladies en érudits de l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, mais des praticiens s'attachant par leurs écrits à écrire une histoire, celle d'un malade aux prises avec ses symptômes. Leur écriture est moins synthétique et relevant de la glose que descriptive et déductive. La série de textes [C] provient d'un traité de La Peyronie sur le corps calleux. Ces textes sont effectivement une accumulation de données, la réunion de matériaux, l'énumération d'informations concernant les parties cérébrales affectées ou opérées et permettant la compréhension du fonctionnement des corps humains. Diderot cite et intervient de nouveau à la fin du texte de Mairan pour donner maintenant directement la parole à La Peyronie, dont le plus grand mérite est sa rigueur méthodique. Par de nombreuses observations et expériences, il

⁹⁾ cf. Gianna Pomata, « Observations Rising : Birth of an Epistemic Genre, 1500-1650 », Lorraine Daston et Elizabeth Lunbeck, ed. *Histories of Scientific Observation*, University of Chicago Press, Chicago, 2011, pp.54 et suiv. Voir également Gianna Pomata, « *Praxis Historialis*: The Uses of Historia in Early Modern Medicine », dans Gianna Pomata, Nancy G. Siraisi, éd., *Historia : empiricism and erudition in early modern Europe*, Cambridge, Mass., London, MIT, 2005, pp. 105-146

rejette toutes les hypothèses formulées jusque-là sur le siège de l'âme et parvient à déterminer le fonctionnement du corps calleux. Diderot résume la vingtaine de pages consacrées à ce travail de détermination [C] et prend ensuite l'exemple d'« un jeune homme de 16 ans » (342a). Par ailleurs, Diderot signale l'emprunt par des guillemets laissant penser qu'il s'agit d'une citation, alors que ces phrases ne sont en fait qu'un résumé.

La troisième et dernière intervention personnelle de Diderot se présente comme un bilan teint d'ironie. « Voilà donc l'âme installée dans le corps calleux, jusqu'à ce qu'il survienne quelque expérience qui l'en déplace, & qui réduise les Physiologistes dans le cas de ne savoir plus où la mettre. En attendant, considérons combien ses fonctions tiennent à peu de chose ; une fibre dérangée ; une goutte de sang extravasé ; une légère inflammation ; une chute ; une contusion : & adieu le jugement, la raison, & toute cette pénétration dont les hommes sont si vains : toute cette vanité dépend d'un filet bien ou mal placé, sain ou mal sain » (342b). Et cette ironie est encore évidente dans les phrases suivantes. Diderot se réfère à l'article d'Yvon sur l'âme : « Après avoir employé tant d'espace à établir la spiritualité & l'immortalité de l'âme, deux sentiments très capables d'enorgueillir l'homme sur sa condition à venir ; qu'il nous soit permis d'employer quelques lignes à l'humilier sur sa condition présente par la contemplation des choses futiles d'où dépendent les qualités dont il fait le plus de cas. Il a beau faire, l'expérience ne lui laisse aucun doute sur la connexion des fonctions de l'âme, avec l'état & l'organisation du corps ; il faut qu'il convienne que l'impression inconsiderée du doigt de la Sage-femme suffisait pour faire un sot, de Corneille, lorsque la boîte osseuse qui renferme le cerveau & le cervelet, était molle comme de la pâte » (*ibid*).

Le texte [D] est de Fontenelle et non pas extrait des *Mémoires* de 1705 comme l'indique la référence donnée par Diderot [*-14]. Il est bien de l'*Histoire* parue la même année. C'est une observation anatomique d'un enfant mort d'une hydrocéphalie. La dernière partie est composée de textes empruntés au groupe [E]. Il s'agit de textes puisés dans l'article « ANIMUS » du *Dictionnaire universel de Médecine* de Robert James, paru en 1745 à Paris, texte méconnu pour lequel Diderot a travaillé comme traducteur. Dans cet article de six colonnes in folio, James, compilateur des doctrines ainsi que des observations médicales anciennes et modernes, réunit divers témoignages sur, selon ses propres termes, les « effets

récioproques » de l'âme et du corps¹⁰). Diderot abrège très rapidement la première partie de l'article de James s'appuyant principalement sur les thèses du médecin mécaniste allemand Friedrich Hoffmann, la *Medicina rationalis systematica*¹¹). Tandis que James présente une variété de thèmes qui auraient dû intéresser Diderot¹²), le texte [E] n'en retient cependant que très peu de choses, il s'agit de l'effet des aliments et des impressions. Les conseils moralisant aux parents viennent seulement sous la plume de Diderot.

Les derniers exemples traitent de l'effet de l'âme sur le corps, il s'attarde sur le cas d'« une religieuse tombée en délire mélancolique » (343a), et « sur un musicien guéri par l'effet physique de la musique » (*ibid*). Ces cas proviennent directement de la dernière partie de James. Diderot fait quelques légères retouches stylistiques mais la collation des textes ne conduit pas à de grands changements au niveau du contenu. Par ailleurs le renvoi à l'article de TARENTULE [*-16] ainsi que l'addition de la phrase finale [*-17] sont de Diderot.

Le résultat est qu'écart et discontinuité se cachent partout. En nous intéressant ainsi aux voix qui l'habitent, nous voyons le texte changer de visage pour nous révéler sa dimension profonde et cachée.

Plus encore, et c'est ici que nous voulons éclairer d'un jour nouveau la rédaction de cet article, Diderot a souhaité respecter la lettre du discours scientifique sur lequel il se dresse, invisible. Est-ce à dire que, en assumant cette vérité scientifique, la parole des autres est considérée comme un bien commun ? Est-elle désormais devenue un discours impersonnel de tous et pour tous ? La voix de la communauté immortelle des savoirs académiques s'impose-t-elle à tel point que le

¹⁰) Voir « ANIMUS », James, *op.cit.*, t. II, c.76. « Comme il y a une union étroite entre l'âme & le corp, & qu'il est impossible que les dérangements qui surviennent dans l'une n'influent aussi sur l'autre : je crois que les observations suivantes sur leurs effets récioproques, ne seront point hors de place dans un ouvrage & de Médecine » (souligné par nous).

¹¹) *Medicina rationalis systematica*, Venetiis, apud Ballionem, 1730-1735, 6 vols., in-4. *La Médecine raisonnée de M. Fr. Hoffmann*, trad. Par M. Jacques-Jean BRUHIER, Paris, chez Briasson, 9 vol., in-8, 1739-1743. cf. Paul Hoffmann, « La théorie de l'âme dans la *Medicina rationalis systematica* de Friedrich Hoffmann », *Revue de synthèse*, 105, 1984, pp. 55-82.

¹²) Comme l'effet de l'organisation corporelle sur la morale ou celui du climat sur les nations.

copiste se retire pour s'effacer modestement de la scène textuelle ? Seulement, en mêlant sa voix et en mêlant les voix, il détourne l'esprit des articles-sources pour en annuler l'effet. Le tour de force de cette pratique discursive est de faire naître la critique à l'intérieur même de la matière du texte cité. Il se moque des modalités divergentes et des différentes approches du problème pour conduire son lecteur, sur la voie que lui-même présentait alors comme décisive : le siège de l'âme est en fait un faux problème. Et la diversité raisonnée des voix de la tradition en est la démonstration même, car le problème était intrinsèque au discours. Diderot pousse le lecteur à une meilleure écoute des voix de la tradition, afin de les dépasser.

Diderot conjugue ironie et critique pour induire le lecteur à penser la dépendance réciproque de l'âme et du corps, véritable émergence de la problématique diderotienne du matérialisme de l'âme. Nous voulons insister sur ce tour de passe-passe où la saturation de la référence annule en fait l'objet de l'énonciation. L'*Encyclopédie* se devait d'être exhaustive. Diderot et les siens ne pouvaient faire l'impasse sur cet article de synthèse sur l'âme. Il parvient tout de même, par le détournement des discours sur les savoirs à ouvrir une autre voie, à dégager une nouvelle thématique. Certes, la problématique de la matière vivante et sensible n'est pas tracée ici, alors que Diderot l'évoque dans l'article ANIMAL. De plus, dans ce supplément éditorial décrivant l'unité physiologique de l'homme, Diderot n'explore pas non plus une autre unité anthropologique, à savoir l'unité psychologique constituant le troisième ordre après le métaphysique et le physiologique dans l'union du corps et de l'âme, et qui permet d'aborder les problèmes des sentiments vécus de l'intérieur du moi. Descartes définissait déjà ainsi, ces « certaines façons confuses de penser qui proviennent et dépendent de l'union, et comme du mélange de l'esprit avec le corps¹³⁾ ». Diderot n'en parlera que plus tard dans des textes comme FRAICHEUR, DÉLICIEUX ou JOUISSANCE¹⁴⁾. Mais toute cette nouvelle thématique dégagée dans cet article le préoccupera

¹³⁾ Texte cité par Bernard Baertschi, *Les rapports de l'âme et du corps. Descartes, Diderot et Maine de Biran*, Paris, Vrin, 1992.

¹⁴⁾ Marie Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, SVEC vol. 375, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, et son « Hiéroglyphe poétique. L'oreille et la glose », RDE, 46, 2011, pp. 41-55 ; Georges Benrekassa, « De l'*Encyclopédie* aux encyclopédies : proposer et communiquer un état du savoir », RDE, 18-19, 1995, pp. 157-169.

jusqu'au *Rêve de d'Alembert*. C'est là, à notre sens, qu'est la pierre de touche de cette écriture diderotienne : plus qu'un exposé de ses propres savoirs, il est l'interprète cambrioleur de la tradition. Car en démultipliant les voix, celles même de son temps, et en démultipliant les sujets d'autorité, ceux de la tradition, il parvient à les annuler et à inviter le lecteur à les dépasser lui-aussi.

Une telle mise en question ne nous amène-t-elle pas encore à une autre conception de l'*Encyclopédie*, ouvrage collectif et aux voix essentiellement plurielles, dont l'ordre des écrits a longtemps été méconnu ? À analyser les pratiques historiques et discursives contemporaines de l'*Encyclopédie* nous remarquons avec Olivier Bloch la nature particulière de la littérature clandestine. La réécriture était une pratique courante dans le paysage intellectuel et littéraire de cette époque, elle donnait son aspect foncièrement dynamique à la production, à la diffusion et à la réception des écrits. Bloch compare ce modèle littéraire au foisonnement d'un polype, organisme en constante reconstitution¹⁵⁾.

Les textes changeaient de visage à tel point que la hiérarchie entre original et copie, entre textes et notes, ou entre canons et contrefaçons était souvent abolie. Les textes produits n'ont pas de profil précis et le contenu est sans cesse transformé au fil de la reproduction manuscrite. Des termes sont parfois substitués, collés ou raturés. Ce processus est propre et inhérent à la littérature clandestine mais n'éclaire-t-il pas aussi de manière nouvelle et riche les modalités de la production littéraire de l'époque ? Une telle mise en perspective ne serait-elle pas efficace pour penser la dynamisme de l'écriture polyphonique de l'*Encyclopédie* ?

En conclusion, nous avons montré combien le supplément éditorial sur l'article AME signé par Diderot était en fait l'entrelacement de plusieurs sources et que Diderot en faisant résonner les voix des autorités avait formé une nouvelle pratique discursive et modelé un nouvel ordre de connaissance. Ce cas nous fait découvrir une fois de plus comment l'*Encyclopédie* entretient à sa manière des rapports complexes avec des discours contemporains, avec de précédents dictionnaires ou d'autres sommes de savoirs.

Nous travaillons à mettre en perspective le texte de l'*Encyclopédie*, et les

¹⁵⁾ cf. Olivier Bloch, « Un matérialisme de l'Ancien Régime », *Matière à Histoire*, préface de Didier Gil, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », Paris, Vrin, 1997, p.319.

métadonnées dites « les références explicites » permettent d'établir une concordance plus complète entre les différents textes qui sous-tendent l'édifice encyclopédique. Mais nous avons montré que les indications sur les provenances bibliographiques de l'*Encyclopédie* sont parfois tellement erronées, altérées, raturées, voire même complètement effacées qu'un grand décalage s'installe entre la réalité des références et leurs effets dans les textes. Ce désordre provient de la « manufacture » même de l'*Encyclopédie*. En effet, il y a de l'« implicite » dans les rapports intertextuels et notre tâche est d'en éclaircir l'ampleur et la nature. Il nous faudrait aller encore plus loin dans la recherche de toutes les sources, surtout pour les plus souterraines et les moins visibles.

Une recherche encore plus poussée sur les références implicites permettra de mieux saisir l'ampleur et la dynamique de ces échanges et de ces interactions. L'édition électronique « critique » de l'*Encyclopédie*, en ce qu'elle peut intégrer de telles données, nous permettra de mettre en lumière ces dimensions longtemps restées cachées et de rendre au texte de l'*Encyclopédie* l'éventail discret de toutes les voix qui la parcourent dans l'ombre.

(Professeur assistant, Université de Niigata)

Annexe

340

A M E

» à Torquatus, qui m'est commune avec vous, c'est qu'en quittant la vie, je quitterai une république » dont je ne regretterai point d'être enlevé, d'autant plus que la mort exclut tout sentiment ». Et il dit à son ami Terentianus : « Lorsque les conseils ne servent plus de rien, on doit néanmoins, quelque chose qu'il puisse arriver, le supporter avec modération, puisque la mort est la fin de toutes choses ». Il est certain que Cicéron déclare ici ses véritables sentiments. Ce sont des lettres qu'il écrivait à ses amis pour les consoler lorsqu'il avoit besoin lui-même de consolation, à cause de la triste & mauvaise situation des affaires publiques : circonstances où les hommes sont peu susceptibles de déguisements & d'artifices, & où ils sont portés à déclarer leurs sentiments les plus secrets. Les passages que l'on extrait de Cicéron pour prouver qu'il croyoit l'immortalité de l'ame, ne détruisent point ce qu'on vient d'avancer : car l'opinion des Payens sur l'immortalité de l'ame, bien-join de prouver qu'il y eût après cette vie un état de peines & de récompenses, est incompatible avec cette idée, & prouve directement le contraire, comme je l'ai déjà fait voir.

La plus belle occasion de discuter quels étoient les vrais sentiments des différentes sectes philosophiques sur le dogme d'un état futur, se présenta autrefois dans Rome, lorsque César pour dissuader le Sénat de condamner à mort les partisans de Catilina, avança que la mort n'étoit point un mal, comme se l'imaginoient ceux qui prétendoient infliger pour châtiement; appuyant son sentiment par les principes connus d'Epicure sur la mortalité de l'ame. Caton & Cicéron, qui étoient d'avis qu'on fit mourir les conspirateurs, n'entreprirent cependant point de combattre cet argument par les principes d'une meilleure philosophie; ils se contentèrent d'alléguer l'opinion qui leur avoit été transmise par leurs ancêtres sur la croyance des peines & des récompenses d'une autre vie. Au lieu de prouver que César étoit un méchant philosophe, ils le contentèrent d'injurier qu'il étoit un mauvais citoyen. C'étoit évider l'argument; & rien n'étoit plus opposé aux règles de la bonne Logique que cette réponse, puisque c'étoit cette autorité même de leurs maîtres que César combattoit par les principes de la Philosophie Grecque. Il est donc bien décidé que tous les Philosophes Grecs n'admettoient point l'immortalité de l'ame dans le sens que nous la croyons. Mais avous-nous des preuves bien convaincantes de cette immortalité? S'il s'agit d'une certitude parfaite, notre raison ne sauroit la décider. La raison nous apprend que notre ame a eu un commencement de son existence; qu'une cause toute-puissante & souverainement libre l'ayant une fois tirée du néant, la tient toujours sous sa dépendance, & la peut faire cesser dès qu'elle voudra, comme elle l'a fait commencer dès qu'elle a voulu. Je ne puis m'assurer que mon ame subsistera après la mort, & qu'elle subsistera toujours, à moins que je ne sache ce que le Créateur a résolu sur sa destinée. C'est uniquement sa volonté qu'il faut consulter; & l'on ne peut connaître sa volonté s'il ne la révèle. Les seules promesses d'une révélation peuvent donc donner une pleine assurance sur ce sujet; & nous n'en douterons pas, si nous voulons croire le souverain Docteur des hommes. Comme il est le seul qui ait pu leur promettre l'immortalité, il déclare qu'il est le seul qui ait mis ce dogme dans une pleine évidence, & qui l'ait conduit à la certitude. Quoique la révélation seule puisse nous convaincre pleinement de cette immortalité, néanmoins on peut dire que la raison a de très-grands droits sur cette question, & qu'elle fournit en foule des raisons si fortes, & qui deviennent d'un si grand poids par leur assemblage, que cela nous mène à une époque de certitude. En effet, notre ame douée d'intel-

A M E

ligence & de liberté, est capable de connoître l'ordre & de s'y soumettre; elle l'est de connoître Dieu & de l'aimer; elle est susceptible d'un bonheur infini par ces deux voies: capable de vertu, avide de félicité & de lumière, elle peut faire à l'infini des progrès à tous égards, & contribuer ainsi pendant l'éternité, à la gloire de son Créateur. Voilà un grand préjugé pour sa durée. La sagesse de Dieu lui permettrait-elle de placer dans l'ame tant de facultés, sans leur proposer un but qui leur réponde; d'y mettre un fonds de richesses immenses, qu'une éternité seule suffit à développer; richesses inutiles pourtant, s'il lui refuse une durée éternelle. Ajoutez à cette première preuve la différence essentielle qui se trouve entre la vertu & le vice : la terre est le lieu de leur naissance & de leur exercice; mais ce n'est pas le lieu de leur juste rétribution. Un mélange confus des biens & des maux, obscurcit ici-bas l'économie de la providence que par rapport aux actions morales. Il faut donc qu'il y ait pour les ames humaines, un tems au-delà de cette vie, où la sagesse de Dieu se manifeste à cet égard, où la providence se développe, où sa justice éclate par le bonheur des bons, & par les supplices des méchants, & qu'il paroisse à tout l'univers que Dieu ne s'intéresse pas moins à la conduite des êtres intelligens, & qu'il ne regne pas moins sur eux que sur les créatures insensibles. Rassemblez les raisons prises de la nature de l'ame humaine, de l'excellence & du but de ses facultés, considérées dans le rapport qu'elles ont avec les attributs divins; prises des principes de vertu & de religion qu'elle renferme, de ses desirs & de sa capacité pour un bonheur infini; joignez toutes ces raisons avec celles que nous fournit l'état d'épreuve où l'homme se trouve ici-bas, la certitude & tout à la fois les obscurités de la providence, vous conclurez que le dogme de l'immortalité de l'ame humaine est fort au-dessus du probable. Ces preuves bien méditées, forment en nous une conviction, à laquelle il n'y a que les seules promesses de la révélation qui puissent ajouter quelque chose.

Pour la quatrième question, savoir quels sont les êtres en qui réside l'ame spirituelle, vous consulterez l'article AME DES BESTES. (X)

* Aux quatre questions précédentes sur l'origine, la nature, la destinée de l'ame, & sur les êtres en qui elle réside; les Physiiciens & les Anatomistes en ont ajouté une cinquième, qui sembloit plus être de leur ressort que de la Métaphysique; c'est de fixer le siège de l'ame dans les êtres qui en ont. Ceux d'entre les Physiiciens qui croyent pouvoir admettre la spiritualité de l'ame, & lui accorder en même tems de l'étendue, qualité qu'ils ne peuvent plus regarder comme la différence spécifique de la matière, ne lui fixent aucun siège particulier: ils disent qu'elle est dans toutes les parties du corps; & comme ils ajoutent qu'elle existe toute entière sous chaque partie de son étendue, la perte de certains membres ne doit rien ôter ni à ses facultés, ni à son activité, ni à ses fonctions. Ce sentiment résout des difficultés; mais il en fait naître d'autres, tant sur cette manière particulière & incompréhensible d'exister des esprits, que sur la distinction de la substance spirituelle & de la substance corporelle; aussi n'est-il guère suivi. Les autres Philosophes pensent qu'elle n'est point étendue, & que pourtant il y a dans le corps, un lieu particulier où elle réside & d'où elle exerce son empire. Si ce n'étoit un certain sentiment commun à tous les hommes, qui leur persuade que leur tête ou leur cerveau est le siège de leurs pensées, il y auroit autant sujet de croire que c'est le pignon ou le foie, ou tel autre viscère qu'on voudroit; car si leur mécanisme n'a & ne peut avoir aucun rapport avec la faculté de penser, comme on

[*] Texte de Diderot

[A]

[*-2] Texte de Diderot

[*3] Texte de Diderot

[*4] Texte de Diderot

[*5] Texte de Diderot

[*6] Texte de Diderot

[A-2]

[*7] Texte de Diderot

Pa démontré ci-devant, celui du cerveau n'y en a pas davantage. Il faudroit, à ce qu'il sembleroit, une partie où vinssent aboutir tous les mouvements des sensations, & telle que M. Descartes avoit imaginé la glande pinéale. Voyez GLANDE PINÉALE. Mais il n'est que trop vrai, comme on le verra dans la suite de cet article, que c'étoit une pure imagination de ce Philosophe, & que non-seulement cette partie, mais mille autre n'est capable des fonctions qu'il lui attribuoit. Ces traces qu'on suppose volontiers, & dont les Philosophes ont tant parlé qu'elles font devenues familières dans le discours commun, on ne fait pas trop bien où les mettre; & l'on ne voit point de partie dans le cerveau qui soit bien propre ni à les recevoir ni à les garder. Non-seulement nous ne connoissons pas notre *âme*, ni la manière dont elle agit sur des organes matériels: mais dans ces organes mêmes nous ne pouvons appercevoir aucune disposition qui détermine l'un plutôt que l'autre à être le siège de *l'âme*.

Cependant la difficulté du sujet n'exclut pas les hypothèses; elle doit seulement les faire traiter avec moins de rigueur. Nous ne finirions point si nous les voulions rapporter toutes. Comme il étoit difficile de donner une préférence à une partie sur une autre, il n'y en a presque aucune où l'on n'ait placé *l'âme*. On la met dans les ventricules du cerveau, dans le cœur, dans le sang, dans l'estomac, dans les nerfs, &c. mais de toutes ces hypothèses, celles de Descartes, de Vieussens & de Lancisi, ou de M. de la Peyronie, paroissent être les seules auxquelles leurs auteurs aient été conduits par des phénomènes, contre lesquels nous l'allons faire voir. M. Vieussens fils a supposé dans un ouvrage où il se propose d'expliquer le délire mélancholique, que le centre ovale étoit le siège des fonctions de l'esprit. Selon les découvertes ou le système de M. Vieussens le père, le centre ovale est un tissu de petits vaisseaux très-déliés, qui communiquent tous les uns avec les autres par une infinité d'autres petits vaisseaux encore infiniment plus déliés, qui produisent tous les points de leur surface extérieure. C'est dans les premiers de ces petits vaisseaux que le sang artériel se subtilise au point de devenir esprit animal, & il coule dans les seconds sous la forme d'esprit. Au dedans de ce nombre prodigieux de tuyaux presque absolument imperceptibles font tous les mouvements auxquels répondent les idées; & les impressions que ces mouvements y laissent, sont les traces qui rappellent les idées qu'on a déjà eues. Il faut favoir que le centre ovale se trouve placé à l'origine des nerfs; ce qui favorise beaucoup la fonction qu'on lui donne ici. Voyez CENTRE OVALE.

Si cette mécanique est une fois admise, on peut imaginer que la fanté, pour ainsi dire, matérielle de l'esprit, dépend de la régularité, de l'égalité, de la liberté du cours des esprits dans ces petits canaux. Si la plupart sont assésés, comme pendant le sommeil, les esprits qui coulent dans ceux qui restent fortinément ouverts, réveillent au hasard des idées entre lesquelles il n'y a le plus souvent aucune liaison, & que *l'âme* ne laisse pas d'assembler, faute d'en avoir en même-temps d'autres qui lui en fassent voir l'incompatibilité: si au contraire tous les petits tuyaux sont ouverts, & que les esprits s'y portent en trop grande abondance, & avec une trop grande rapidité, il se réveille à la fois une foule d'idées trésvives, que *l'âme* n'a pas le sens de distinguer ni de comparer; & c'est-là la frénésie. S'il y a seulement dans quelques petits tuyaux une obstruction telle que les esprits cessent d'y couler, les idées qui y étoient attachées sont absolument perdues pour *l'âme*: elle n'en peut plus faire aucun usage dans ses opérations; de sorte qu'elle portera un jugement insensé toutes

les fois que ces idées lui auroient été nécessaires pour en former un raisonnement; hors de-là tous les jugemens seront faux, c'est-là le délire mélancholique.

M. Vieussens a fait voir combien fa supposition s'accorde avec tout ce qui s'observe dans cette maladie; puisqu'elle vient d'une obstruction, elle est produite par un sang trop épais & trop lent, aussi n'a-t-on point de fièvre. Ceux qui habitent un pays chaud, & dont le sang est détrempé de ses parties les plus subtiles par une trop grande transpiration; ceux qui usent d'alimens trop grossiers; ceux qui ont été frappés de quelque grande & longue crainte, &c. doivent être plus sujets au délire mélancholique. On pourroit pousser le détail des suppositions si loin qu'on voudroit, & trouver à chaque supposition différente, un effet différent, d'où il résulteroit qu'il n'y a guère de tête si fine où il n'y ait quelque petit tuyau du centre ovale bien bouché.

Mais quand la supposition de la cause de M. Vieussens s'accorderoit avec tous les cas qui se présentent, elle n'en seroit peut-être pas davantage la cause réelle. Les Anciens attribuoient la plaie du air à l'horreur du vuide; & l'on attribue aujourd'hui tous les phénomènes célestes à l'attraction. Si les Anciens fuient des expériences réitérées avoient découvert dans cette horreur quelque loi constante, comme on en a découvert une dans l'attraction, auroient-ils pu supposer que l'horreur du vuide étoit vraiment la cause des phénomènes, quand même les phénomènes ne se feroient jamais écartés de cette loi? Les Newtoniens peuvent-ils supposer que l'attraction soit une cause réelle, quand même il ne fuirverroit jamais aucun phénomène qui ne fuirvra la loi inversée du quarré des distances? Point du tout. Il en est de même de l'hypothèse de M. Vieussens. Le centre ovale a beau avoir des petits tuyaux, dont les uns s'ouvrent & les autres le bouchent: quand il pourroit même s'assésier à la vie (ce qui lui est impossible) que le délire mélancholique augmente ou diminue dans le rapport des petits tuyaux ouverts, aux petits tuyaux bouchés; son hypothèse en acquiesce beaucoup plus de certitude, & rentrerait dans la classe du flux & reflux, & de l'attraction considérée relativement aux mouvements de la lune: mais elle ne seroit pas encore démontrée. Tout cela vient de ce que l'on n'apperçoit par-tout que des effets qui se correspondent; & point du tout dans un de ces effets la raison de l'effet correspondant; presque toujours la liaison manque, & nous ne la découvrirons peut-être jamais.

Mais quelle manière que l'on conçoive ce qui pense en nous, il est constant que les fonctions du sont dépendantes de l'organisation, & de l'état actuel de notre corps pendant que nous vivons. Cette dépendance mutuelle du corps & de ce qui pense dans l'homme, est ce qu'on appelle l'union du corps avec l'âme; union que la sainte Philosophie & la révélation nous apprennent être uniquement l'effet de la volonté libre du Créateur. Du moins n'avons-nous nulle idée immédiate de dépendance, d'union, ni de rapport entre ces deux choses, corps & pensée. Cette union est donc un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, mais dont les détails nous sont absolument inconnus. C'est à la seule expérience à nous les apprendre, & à décider toutes les questions qu'on peut proposer sur cette matière. Une des plus curieuses est celle que nous agissons ici: l'âme exerce-t-elle également les fonctions dans toutes les parties du corps auquel elle est unie? ou y en a-t-il quelque une à laquelle ce privilège soit particulièrement attaché? Si l'on en a une, quelle est cette partie? C'est la glande pinéale, a dit Descartes; c'est le centre ovale, a dit Vieussens; c'est le corps cal-

[*8] Texte de Diderot

[B]

[*9] Texte de Diderot

342 A M E

leux, ont dit Lancisi & M. de la Peyronie. Descartes n'avoit pour lui qu'une conjecture, sans autre fondement que quelques convenances: Vieufiens a fait un système, appuyé de quelques observations anatomiques; M. de la Peyronie a présenté le sien avec des expériences.

[B-2]

Descartes vit la glande pinéale unique & comme suspendue au milieu des ventricules du cerveau par deux filamens nerveux & flexibles, qui lui permettent d'être mise en tous sens. & par où elle reçoit toutes les impressions que le cours des esprits ou d'un fluide quelconque qui coule dans les nerfs, y peut apporter de tout le reste du corps; il vit la glande pinéale environnée d'artérioles, tant du lacis choïroïde que des parois internes des ventricules, où elle est renfermée. & dont les plus déliés tendent vers cette glande; & sur cette situation avantageuse, il conjectura que la glande pinéale étoit le siège de l'ame, & l'organe commun de toutes nos sensations. Mais on a découvert que la glande pinéale manquoit dans certains sujets, ou qu'elle y étoit entièrement oblitérée, sans que l'esprit perdît l'usage de la raison; & des sens; on l'a trouvée détruite dans d'autres, tout le fort n'avoit pas été différent: elle étoit pourrie dans une femme de vingt-huit ans, qui avoit souffert le feu & la raison jusqu'à la fin; & voilà l'ame délogée de l'endroit que Descartes lui avoit assigné pour demeure.

[*-10] Texte de Diderot

[B-3]

On a des expériences de destruction d'autres parties du cerveau, telles que les nates & les testes, sans que les fonctions de l'ame aient été détruites. Il en faut dire autant des corps cannelés; c'est M. Petit qui a châssé l'ame des corps cannelés, malgré leur structure si singulière. On est donc le fonction commun; c'est cette partie, dont la blessure ou la destruction emporte nécessairement la cessation ou l'interruption des fonctions spirituelles, tandis que les autres parties peuvent être altérées ou détruites, sans que le sujet cesse de raisonner ou de sentir; M. de la Peyronie fait passer en revue toutes les parties du cerveau, excepté le corps calleux; & il leur donne l'exclusion par une foule de maladies très-marquées & très-dangereuses qui les ont attaquées, sans interrompre les fonctions de l'ame: c'est donc, selon lui, le corps calleux qui est le lieu du cerveau qu'habite l'ame. Ici Oui, c'est selon M. de la Peyronie, le corps calleux qui est ce siège de l'ame, qu'entre les Philoophes les uns ont supposé être partout, & que les autres ont cherché en tant d'endroits particuliers; & voici comment M. de la Peyronie procède dans la démonstration.

[*-11] Texte de Diderot

[C]

« Un paysan perdit par un coup reçu à la tête une très-grande cuillerée de la substance du cerveau; cependant il guérit, sans que sa raison en fut altérée: donc l'ame ne réside pas dans toute l'étendue de la substance du cerveau. On a vu des sujets en qui la glande pinéale étoit oblitérée ou pourrie; d'autres qui n'en avoient aucune trace; tous cependant jouissoient de la raison: donc l'ame n'est pas dans la glande pinéale. On a les mêmes preuves pour les nates, les testes, l'infundibulum, les corps cannelés, le cervelat; je veux dire que ces parties ont été ou détruites, ou attaquées de maladies violentes, sans que la raison en souffrit plus que de toute autre maladie: donc l'ame n'est pas dans ces parties. Reste le corps calleux. » On peut voir dans le Mémoire de M. de la Peyronie, toutes les expériences par lesquelles il prouve que cette partie du cerveau n'a pu être altérée ou détruite, sans que l'altération ou la perte de la raison ne s'en soit suivie; nous nous contenterons de rapporter ici celle qui nous a le plus fortement affecté. Un jeune homme de seize ans fut blessé d'un coup de pierre au-haut & au-devant du parénaï gauche; l'os fut contus &

[*-12] Texte de Diderot

[C-2]

A M E

ne parut point fêlé; il ne survint point d'accident jusqu'au vingt-cinq-jour, que le malade commença à sentir que l'œil droit s'affoiblissoit, & qu'il étoit pesant & douloureux, surtout lorsqu'on le pressoit; au bout de trois jours, il perdit la vue de cet œil seulement; il perdit ensuite l'usage presque entier de tous les sens, & il tomba dans un assoupissement & un affaïssement absolu de tout le corps: on fit des incisions; on fit trois trépan; on ouvrit la dure-mère; on tira d'un abcès, qui devoit avoir environ le volume d'un œuf de poule, trois onces & demie de matière épaisse, avec quelques flocons de la substance du cerveau. On jugea par la direction d'une fonde applatie & arrondie par le bout en forme de champagne, qu'on nomme meningophylax, & par la profondeur de l'endroit où cette sonde pénétra, qu'elle étoit soignée par le corps calleux, quand on l'abandonnoit légèrement.

Dès que le pus qui pesoit sur le corps calleux fut vuïd, l'affoïssement cessa, la vue & la liberté des sens revinrent. Les accidents recommencèrent à mesure que la cavité se remplissoit d'une nouvelle suppuration, & ils disparoïssent à mesure que les matières sortoient. L'injection produisoit le même effet que la présence des matières: dès que l'on remplissoit la cavité, le malade perdoit la raison & le sentiment; & on lui redonnoit l'un & l'autre en poursuivant l'injection par le moyen d'une seringue en laïssant même aller le meningophylax sur le corps calleux, son seul poids rappelloit les accidents, qui disparoïssent quand ce poids étoit éloigné. Au bout de deux mois, ce malade fut guéri; il eut la tête entièrement libre, & ne ressentit pas la moindre incommodité.

[*-13] Texte de Diderot

Voilà donc l'ame installée dans le corps calleux, jusqu'à ce qu'il survienne quelque expérience qui l'en déplace, & qui réduise les Physiologistes dans le cas de ne favor plus où la mettre. En attendant, considérons combien les fonctions tiennent à peu de chose; une fibre dérangée; une goutte de sang extravasé; une légère inflammation; une chûte; une contusion: & adieu le jugement, la raison, & toute cette pénétration dont les hommes font si vains: toute cette vanité dépend d'un fillet bien ou mal placé, sans ou mal fait.

Après avoir employé tant d'espace à établir la spiritualité & l'immortalité de l'ame, deux sentimens très-capables d'enorgueillir l'homme sur sa condition à venir; qu'il nous soit permis d'employer quelques lignes à l'humilier sur la condition présente par la contemplation des choses futiles d'où dépendent les qualités dont il fait le plus de cas. Il a beau faire, l'expérience ne lui laïssé aucun doute sur la connexion des fonctions de l'ame, avec l'état & l'organisation du corps; il faut qu'il convienne que l'impression inconsciente du doigt de la Sage-femme suffisoit pour faire un foetus, de Cornelle, lorsque la boîte oléuse qui renferme le cerveau & le cervelat, étoit molle comme de la pâte. Nous finirons cet article par quelques observations qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie, dans beaucoup d'autres endroits, & qu'on s'attend sans doute à rencontrer ici. Un enfant de deux ans & demi, ayant puu quelques-à d'une fanté parfaite, commença à tomber en langueur; la tête lui grossissoit peu-à-peu: au bout de dix-huit mois il cessa de parler aussi distinctement qu'il avoit fait; il n'apprit plus rien de nouveau; au contraire toutes les fonctions de l'ame s'altérèrent au point qu'il vint à ne plus donner aucun signe de perception ni de mémoire, non pas même de goût, d'odorat d'oïlle; il mangeoit à toute heure, & recevoit indifféremment les bons & les mauvais alimens: il étoit toujours couché sur le dos, ne pouvant soutenir ni remuer la tête, qui étoit devenue fort grosse & fort

[D]

A M E

jourde; il dormoit peu, & crioit nuit & jour; il avoit la respiration foible & fréquente, & le poux fort petit, mais réglé; il digérait assez bien, avoit le ventre libre, & fut toujours sans fièvre.

Il mourut après deux ans de maladie; M. Littré l'ouvrit, & lui trouva le crâne d'un tiers plus grand qu'il ne devoit être naturellement, de l'eau claire dans le cerveau; l'entonnoir large d'un pouce, & profond de deux; la glande pinéale cartilagineuse; la moëlle allongée, moins molle dans sa partie antérieure que le cerveau; le cervelet sarrucé, ainsi que la partie postérieure de la moëlle allongée, & la moëlle de l'épine & les nerfs qui en forment, plus petits & plus mous que de coutume. *Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1705, pag. 57; année 1741, Hist. pag. 31; année 1709, Hist. pag. 11; & dans notre Dictionnaire les articles CERVEAU, CERVELET, MOËLLE, ENTONNOIR, &c.*

La nature des aliments influe tellement sur la constitution du corps, & cette constitution sur les fonctions de l'ame, que cette seule réflexion seroit bien capable d'effrayer les meres qui donnent leurs enfans à nourrir à des inconnus.

Les impressions faites sur les organes encore tendres des enfans, peuvent avoir des suites si fâcheuses, relativement aux fonctions de l'ame, que les pères doivent veiller avec soin, si ce qu'on ne leur donne aucune terreur panique, de quelque nature qu'elle soit.

Mais voici deux autres faits très-propres à démontrer les effets de l'ame sur le corps, & réciproquement les effets du corps sur l'ame. Une jeune fille que ses dispositions naturelles, ou la févérité de l'éducation, avoit jetée dans une dévotion ouïde, tomba dans une espèce de mélancholie religieuse. La crainte mal raisonnée qu'on lui avoit inspirée du souverain-Etre, avoit rempli son esprit d'idées noires; & la suppression de ses regles fut une suite de la terreur & des alarmes habituelles dans lesquelles elle vivoit. L'on employa inutilement contre cet accident les emmenagogues les plus efficaces & les mieux choisis; la suppression dura; elle occasionna des effets si fâcheux, que la vie devint bientôt insupportable à la jeune malade; & elle étoit dans cet état, lorsqu'elle eut le bonheur de faire connoissance avec un Ecclésiastique d'un caractère doux & liant, & d'un esprit raisonnable, qui, partie par la douceur de sa conversation, partie par la force de ses raisons, vint à bout de banir les frayeurs dont elle étoit obsédée; à la réconcilier avec la vie, & à lui donner des idées plus saines de la Divinité; & à peine l'esprit fut-il guéri, que la suppression cessa, que l'embonpoint revint, & que la malade jouit d'une très-bonne santé, quoique sa maniere de vivre fut exactement la même dans les deux états opposés. Mais comme l'esprit n'est pas moins sujet à des rechutes que le corps; cette fille étant retombée dans ses premieres frayeurs superstitieuses, son corps retourna dans le même dérangement, & la maladie fut accompagnée des mêmes symptomes qu'au paravant. L'Ecclésiastique suivit, pour la tirer de-là, la même voie qu'il avoit employée; elle lui réussit, les regles reparurent, & la santé revint. Pendant quelques années, la vie de cette jeune personne fut une alternative de superstition & de maladie, de religion & de fanté. Quand la superstition dimoïnt, les regles cessoient, & la fanté disparoïssoit; lorsque la religion & le bon sens reprenoient le dessus, les humeurs suivioient leur cours ordinaire, & la fanté revenoit.

Un Musicien célèbre, grand compositeur, fut attaqué d'une fièvre qui ayant toujours augmenté, devint continue avec des redoublemens. Le septième jour il tomba dans un délire violent & préque continu, accompagné de cris, de larmes, de ter-

A M E

343

reurs & d'une infamie perpétuelle. Le troisième jour de son délire, un de ces coups d'infini que l'on dit qui font rechercher aux animaux malades les herbes qui leur sont propres, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa chambre. Son Medecin n'y consentit qu'avec beaucoup de peine; cependant on lui chanta des Cantates de Bernier; dès les premiers accords qu'il entendit, son visage prit un air ferein, ses yeux furent tranquilles, les convulsions cessèrent absolument, il versa des larmes de plaisir, & eut alors pour la Musique une sensibilité qu'il n'avoit jamais éprouvée, & qu'il n'éprouva point depuis. Il fut sans fièvre durant tout le concert; & dès qu'on l'eut fini, il retourna dans son premier état. On ne manqua pas de revenir à un remède dont le succès avoit été si imprévu & si heureux. La fièvre & le délire étoient toujours survenus pendant les concerts, & la Musique étoit devenue si nécessaire au malade, que la nuit il faisoit chanter & même danser une parente qui le veilloit, & à qui son affliction ne permettoit guere d'avoir pour son malade la complaisance qu'il en exigeoit. Une nuit entre autres qu'il n'avoit auprès de lui que sa garde, qui ne faisoit qu'un misérable vaudeville, il fut obligé de s'en contenter, & en ressentit quelques effets. Enfin dix jours de Musique le guérirent entièrement, sans autre secours qu'une saignée du pié, qui fut la seule qu'on lui fit, & qui fut suivie d'une grande évacuation. *Voyez LARIVULTE.*

M. Dodart rapporte ce fait, après l'avoir vérifié. Il ne prétend pas qu'il puisse servir d'exemple ni de regle; mais il est assez curieux de voir comment dans un homme dont la Musique étoit, pour ainsi dire, devenue l'ame par une longue & continuelle habitude, les concerts ont rendu si peu aux esprits leur cours naturel. Il n'y a pas d'apparence qu'un Peintre pût être guéri de même par des tableaux; la Peinture n'a pas le même pouvoir sur les esprits, & elle ne porteroit pas la même impression à l'ame.

AME DES BÊTES. (*Métaph.*) La question qui concerne l'ame des bêtes, étoit un sujet assez digne d'inquiéter les anciens Philosophes; il ne paroit pourtant pas qu'ils se soient fort tourmentés sur cette matiere, ni que partagés entr'eux sur tant de points différens, ils se soient fait de la nature de cette ame un prétexte de querelle. Ils ont tous donné dans l'opinion commune, que les bêtes sentent & connoissent, attribuant seulement à ce principe de connoissance, plus ou moins de dignité, plus ou moins de conformité avec l'ame humaine; & peut-être, se contentant d'envelopper diversément, sous les savantes ténèbres de leur style énigmatique, ce préjugé grossier, mais trop naturel aux hommes, que la matiere est capable de penser. Mais quand les Philofofes anciens ont laïté en paix certains préjugés populaires, & les modernes y égalent leur hardiesse. Descartes suivit d'un parti nombreux; est le premier Philofofe qui ait osé traiter les bêtes de *pures machines*; car à peine Gomefius Pereira, qui le dit quelque tems avant lui, mérite-t'il qu'on parle ici de lui; puisqu'il tomba dans cette hypothèse par un pur hasard, & que selon la judicieuse réflexion de M. Bayle, il n'avoit point tiré cette opinion de ses véritables principes. Aussi ne lui fit-on l'honneur ni de la redouter, ni de la fuivre, pas même de s'en souvenir; & ce qui peut arriver de plus triste à un novateur, il ne fit point de secte.

Descartes est donc le premier, que la suite de ses profondes méditations ait conduit à nier l'ame des bêtes, paradoxe auquel il a donné dans le monde une vogue extraordinaire. Il n'auroit jamais donné dans cette opinion, si la grande vérité de la distinction de l'ame & du corps, qu'il a le premier mise dans son plus grand jour, jointe au préjugé qu'on avoit

[*-14] Texte de Diderot

[**] Coquilles

[E]

[*-15] Texte de Diderot

[E-2]

[*-16] Texte de Diderot

[E-3]

[*-17] Texte de Diderot

Note au lecteur

Suite à une erreur d'impression, manque la dernière page de l'article de Tatsuo HEMMI sur « Les références implicites dans le supplément éditorial de l'article AME de Diderot » dans le *Recueil d'études sur l'Encyclopédie et les Lumières*, n° 1, mars 2012.

À la page 61 vous auriez dû trouver un récapitulatif des références implicites identifiées dans le texte. Cette liste détaille toutes les sources de l'article de l'*Encyclopédie* analysé.

Notes

[*] Texte de Diderot.

[A] Fontenelle, « Sur le délire mélancolique », *Histoire de l'Académie royale des sciences. Année 1709*, Paris, Jean Boudot, 1711, pp.11-13. Diderot cite le premier paragraphe.

[*-2] Texte de Diderot.

[*-3] Texte de Diderot. RENVOI : « GLANDE PINÉALE »

[*-4] Texte de Diderot.

[*-5] Texte de Diderot.

[*-6] Texte de Diderot.

[A-2] Fontenelle, *ibid.*, Diderot reprend la suite du texte précédent et le cite dans son intégralité.

[*-7] Texte de Diderot. RENVOI : « CENTRE OVALE »

[*-8] Texte de Diderot.

[B] Dortous de Mairan, « Sur le siège de l'âme dans le cerveau », *Histoire de l'Académie royale des Sciences. l'année 1741*, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp. 39-45. Diderot cite le texte du page 40.

[*-9] Texte de Diderot.

[B-2] Mairan, *ibid.*, Diderot cite les pages 43-44.

[*-10] Texte de Diderot.

[B-3] Mairan, *ibid.*. Diderot cite les pages 43-44 avec la modification de certaines expressions.

[*-11] Texte de Diderot.

[C] François de La Peyronie, « Observations par lesquelles on tâche de découvrir la partie du Cerveau où l'Ame exerce ses fonctions », *Les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie de l'année 1741*, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp.

199-218. Diderot résume le texte des pages 202-210.

[*-12] Texte de Diderot.

[C-2] La Peyronie, *ibid.*, Diderot cite le texte des pages 212-213.

[*-13] Texte de Diderot.

[D] Fontenelle, *Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1705*, « Diverses observations anatomiques », XIII, pp. 55-57.

[*-14] Texte de Diderot. « *Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1705, pag. 57.; année 1741, Hist. pag. 31; année 1709, Hist. pag. 11* » Coquilles : non pas le *Mémoire*, mais l'*Histoire* pour *année 1705* ; non pas page. 31, mais 39. RENVOI : « CERVEAU, CERVELET, MOELLE, ENTONNOIR, etc ».

[E] Robert James, article « ANIMUS », *Dictionnaire universel de médecine*, 1745, t.1, c.79. Diderot résume librement.

[*-15] Texte de Diderot.

[E-2] R. James, art. « ANIMUS », *ibid.*, cc.79-80. Diderot cite les pages avec la modification de certaines expressions.

[*-16] Texte de Diderot. RENVOI : « TARENTULE »

[E-3] R. James, art. « ANIMUS », *ibid.*, cc.80-81. Diderot cite les pages avec la modification de certaines expressions.

[*-17] Texte de Diderot. Diderot modifie légèrement la dernière phrase de l'article de James, en supprimant la référence donnée par ce dernier : « et nul autre art ne la doit égaliser sur ce point. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, Ann. 1707* ».